

Un petit nuage

Patrick Tillard

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tillard, P. (2004). Un petit nuage. *Moebius*, (102), 101–108.

PATRICK TILLARD

Un petit nuage

— Regarde le ciel, Yaël, regarde.

Yaël cligna des yeux éblouis par la lueur du soleil pendant que son cœur bondissait au-devant des mots. Il serra violemment la main de son père.

L'enfant leva la tête. Le ciel de Pologne avait pris la consistance d'une absence menaçante. Le soleil blanc, immobile, ne dégageait plus aucune chaleur. L'horizon paraissait prêt à s'enfuir, repoussé par sa démesure, au-delà d'une existence absurde et désespérée.

Un court moment il revêcut la rafle dans le village, les uniformes, les détonations, les cris. Et sa peur. Il trébucha sur une pierre. La main ferme de son père le retint avec la vigilance de l'habitude.

Un frisson nerveux le secoua. Il s'en voulut de ne pas savoir se maîtriser.

Sa bouche était sèche, ses yeux gonflés de larmes.

À chaque foulée, ses jambes le rapprochaient douloureusement du haut de la colline.

— Hé Yaël! Bébé Yaël ne voit plus les pierres?

Les mots chuchotés de cette manière tendre et attentive prouvaient que son père restait immuable, indestructible... Son père était là!

Grâce à sa présence, la menace tapie en haut de la colline se tenait pour un temps à distance.

Autour d'eux, la nature s'étendait, méconnaissable. Un jour, l'espoir s'était confondu avec ce paysage. Il en avait habité les moindres recoins. L'espoir à présent exilé, l'avenir s'était figé, réduisant la plaine à un monde en ruines, parce que sous le soleil glacé, régnait partout la guerre.

Une partie de Yaël observait, autour de lui, le mouvement heurté des silhouettes cernées par les cris des soldats. Toutes ces formes lui apparurent brusquement étranges, lointaines et métamorphosées par ceux qui n'étaient plus là, par l'absence de ceux qui attendaient encore, parqués sur la place du village. Les prisonniers et leurs ombres fléchissaient sous la proximité d'une violence inconnue, alourdie de chaos, porteuse d'une sauvagerie prête à déferler. Face aux ténèbres grandissantes, la voix familière de son père donnait encore un sens à la pression de sa main dans la sienne, à la chaleur de cette chair unie à la sienne.

Autour de l'enfant et de son père, certains pleuraient, quelques-uns broyés par la situation, priaient, mais tous restaient seuls, désespérément seuls.

Yaël, lui, n'était pas seul. Il n'était pas seul. Ce père, qu'il aimait sans condition et en l'absence de tout doute, était là.

Sa présence lui gonflait le cœur.

IL N'ÉTAIT PAS SEUL.

Il aurait voulu hurler ces mots afin qu'ils recouvrent le monde entier de leur réconfort. La tendresse et l'amour dansaient encore dans sa tête. Ces mots ne pouvaient mentir, tant ils imprégnaient son cœur, tant ils se substituaient à la densité du malheur afin de le libérer de l'échéance du sommet de la colline.

Mais il ne cria pas, de peur que son père ne soit frappé par les soldats.

Il s'essoufflait, moitié marchant, moitié courant, unique enfant d'un groupe d'une trentaine d'hommes et de femmes épuisés qu'on bousculait vers le haut de cette colline où s'étagaient les fosses. Les autres, ceux dont l'uniforme et les armes l'avait fasciné lorsqu'ils avaient pénétré dans le village, encadraient les hommes, les femmes et l'enfant que le hasard avait désignés pour cette journée. Pour les uniformes, la routine continuait. Il s'agissait du premier groupe de la journée. Hier, d'autres les avaient précédés, il y en aurait d'autres demain. Les villages succédaient aux villages, les groupes aux groupes, les fosses communes aux fosses communes.

Méthodiquement, la destruction progressait et avec elle les ténèbres s'inclinaient jusqu'au sol, repoussant ce qui paraissait hier encore lumineux, pour envahir jusqu'au cœur de la terre qui entourait Yaël.

Les pensées de l'enfant tentaient d'échapper à l'emprise du malheur qui se refermait car son corps entier présentait l'obscurité qui se déployait. Derrière lui se dérobaient le souvenir du village, la chaleur du foyer; son enfance se dissolvait au milieu d'une brume terrifiante.

Son père constituait l'unique rempart, la seule conviction tangible qui le retenait au monde de l'amour. L'espérance qui appartient de toute éternité à l'enfance luttait en lui contre l'horreur embusquée à la limite de la nuit.

Parce qu'il était encore un enfant, un mirage secourable s'empara de lui. Le cauchemar de l'instant s'estompa. Il céda la place à une perspective qui lui découvrait un paysage inconnu. Son regard le peupla de vallées et de montagnes, de zones interdites et voilées au cœur desquelles ses pas martelaient un sol nouveau et assourdi.

Dans ce refuge, les sons lui parvenaient déformés par une sensation de vide et l'absence apaisante du danger. Il n'identifiait plus les bruits des bottes, ces bottes luisantes et noires incroyablement astiquées. Les coups métalliques des armes qui s'entrechoquaient s'étaient brusquement atténués et, plus que tout autre bruit, le son d'une respiration hachée, d'un souffle haletant qu'il ressentait comme quelque chose d'extérieur, monta jusqu'à lui, bourdonna jusqu'à ses oreilles, l'isolant distinctement du monde. Il habitait l'intérieur de son rêve. Le silence s'accumulait maintenant en bulles légères, envahissant sa vision, éclatant et disparaissant sans bruit, simplement portées par un souffle identique à la respiration d'un enfant qui ne sera jamais un adulte et qui songe au mouvement silencieux des bulles de savon.

L'espace d'un instant, cette vision devint éternelle et Yaël s'en imprégna lentement, le corps suspendu dans cette infinie douceur. Il accéda à la paix, à la nature profonde et exacte contenue dans une aspiration d'enfant unifiant le rêve et la réalité, afin que la caresse d'un songe modèle la vie.

À la périphérie de ce mirage, il perçut le regard de son père qui s'inclinait vers lui en l'effleurant de cette manière aérienne qu'il savait identifier comme une vérité partagée, l'essence même de leur tendresse. Alors en mugissant, le fracas de la réalité ressuscita avec la consistance brutale du malheur supérieur aux aspirations de l'enfance.

À présent, alors que des détonations affolaient les oiseaux d'arbre en arbre, les prisonniers devaient courir vers le haut de la colline, harcelés, poussés, battus par les soldats. Yaël courait lui aussi, tiré en avant par la main de son père.

Parmi la colonne, des regards apeurés et furtifs l'effleuraient, se voilaient lorsqu'ils croisaient le sien, tentant de refuser la cruauté d'un monde où même l'enfance meurt assassinée.

D'autres images qui pulsaient secrètement dans la mémoire de Yaël s'assemblaient en tournoyant, constituant désormais une conscience nouvelle, récusant l'âge et la fatalité, parce que soudain..., oui..., en ce moment, il se sentit irrésistiblement grandir.

Ses jambes s'affermirent pendant que, parallèlement, s'élevait en lui une lucidité qui altérait la signification des regards qui semblaient vers lui en chavirant.

Il ne voulait pas qu'on le fixe comme un enfant. Il n'avait plus onze ans. Il n'était déjà plus un enfant mais un grand comme Jacob qui avait seize ans. Les secrets qui miroitaient dans cet âge inaccessible lui semblèrent soudain proches, à portée de main et il se sentit mûrir et grandir d'un seul élan. Alors il regarda avec une amplitude nouvelle tous ceux qui l'entouraient.

Ce qu'ils connaîtraient, il le connaîtrait. Ce qu'ils subiraient, il le subirait.

Il leur était exactement semblable.

Il n'aurait plus peur, il avait combattu sa peur. Il l'avait enfouie au fond de lui dans un endroit inaccessible et, du haut de ses onze ans, il leur démontrait combien il était grand. À ceux du village et aux soldats. Et à son père qui lui avait déclaré en riant qu'un jour il deviendrait un homme comme lui. Oui, aujourd'hui il était enfin grand, pour toujours, toujours, toujours...

Grand et petit. Toi grand, moi petit, dit Petit Ours. Père Ours écoute attentivement Petit Ours. Il se penche vers Petit Ours qui regarde les étoiles clignoter au milieu de la nuit. Père Ours répond aux questions que pose Petit Ours devant la nuit mystérieuse. Puis, les pattes si fortes et si douces protègent le corps endormi de Petit Ours. Petit Ours pelotonné au milieu de la fourrure brune dort et rêve des étoiles.

Où était-il, ce livre tant de fois déchiffré avec son père?

Où Petit Ours s'endormira-t-il ce soir, si minuscule au seuil de l'inconcevable? Où sera Père Ours? Yaël se tourna vers son père.

Celui-ci lui montrait un petit nuage suspendu dans le ciel; un nuage unique qui voguait vers eux avec la nonchalance de la fumée. Il était si proche que Yaël percevait la douceur de son relief bombé qui avançait lentement, porté par une force inconnue.

Il regarda cette forme blanche libérée du ciel tout en s'imprégnant du mouvement si simple de celle-ci et cette grâce contribua à l'apaiser. Elle lui insuffla une détermination encore plus intense pour tenir, pour ne pas trembler malgré les fusils et les mitraillettes, malgré le martèlement des bottes, malgré les hurlements des soldats.

Il aspira longuement l'air comme s'il maîtrisait une plainte. Les odeurs mêmes s'étaient modifiées. Odeurs d'hommes et de femmes, odeurs familières transformées subitement en sueur de peur et en sueur de haine, en sueur de victimes et en sueur de bourreaux.

Le petit nuage dérivait vers eux comme si la voix assourdie de son père l'avait guidé afin de laisser percevoir la possibilité d'un espoir au cœur de l'horreur qui les enserrait.

Dans un souffle, son père chuchota:

— Yaël, écoute-moi, écoute bien. Regarde ce nuage... C'est là que nous nous retrouverons, tu entends? Nous fêterons ton anniversaire là-bas, au milieu du ciel. N'aie pas peur, n'aie pas peur, je ne te quitterai pas. Jamais.

Une image ancienne percuta Yaël. Une promenade avec son père, sous un ciel encore inaltéré, dans un paysage envahi de murmures. Yaël revécut la sensation de bonheur

qui l'avait habité à ce moment-là. Simultanément, il ressentit la force de l'amour de cet homme combinée au son grave et intense de sa ferveur. Avec lucidité, il absorba ces vagues d'amour mais aussi la détresse qu'il percevait derrière les gestes et les paroles que son père dirigeait vers lui afin de l'entourer d'un amour absolu.

Fasciné par la beauté de cet amour, il se sentit aux aguets, prêt à se fondre en lui pour qu'ensemble, ils se préservent de la nuit qui attendait, tapie, au sommet de la colline.

Tandis que son père tentait de détourner son attention de l'inéluctable, Yaël entendait d'autres phrases, d'autres mots, issus d'une souffrance qui lui coupait le souffle et que lui seul entendait.

Cette souffrance répétait des mots disloqués, proches de l'anéantissement. Au cœur de la douleur intime de son père, Yaël déchiffrait ces mots imprononçables, ces mots remplis de culpabilité qui criaient «Je voulais t'aimer encore et encore, toujours plus».

Alors il adora son père plus que tout homme au monde et il lui serra la main avec une force éperdue.

Celui-ci sursauta et le regarda avec angoisse.

Spontanément, Yaël lui sourit. Et ce sourire qui embrasait Yaël sembla se déverser comme un baume apaisant sur le visage de son père. Il sourit lui aussi, d'un sourire vrai où la tension diminuait. Pour Yaël, à cet instant, la haine qui l'entourait, qui peuplait le monde, lui parut refluer au loin.

Alors pour garder ce père, ce père qui souriait, Yaël sut qu'il devait lui laisser croire qu'il n'avait pas peur, qu'il croyait au rendez-vous sur le nuage, qu'il croyait à cet anniversaire au milieu du ciel. Tout en courant, tout en évitant les pierres, il balbutia des phrases et des mots dans lesquels les amis, les cadeaux et jusqu'aux gâteaux firent irruption en se bousculant sur le petit nuage.

Derrière lui, des rubans de fête se déroulaient, des sucreries se répandaient.

En haut de la colline, ils s'alignèrent au bord de la fosse comme tous ceux de leur groupe qu'ils percevaient à peine, qu'ils entendaient à peine. Yaël et son père demeuraient

côte à côte, main dans la main. Ils étaient ensemble, père et fils, rien ne pouvait les séparer.

Devant eux, les rectangles de blé et de seigle ondu-
laient et quelques bosquets frémissaient. L'air sentait obsti-
nément la terre fraîche, la terre labourée, l'herbe froissée,
ignorant la sueur des victimes, balayant la sueur des bour-
reaux. Il était presque midi. En aplomb de la fosse, le soleil
illuminait entièrement les détails de la terre éventrée. Un
peu plus loin, d'autres fosses, recouvertes de terre, s'alignaient
dans un ordre géométrique sur la pente de la colline. Tout
allait vite... Déjà les soldats couraient s'aligner face à eux
dans une palpitation sourde de bottes et de respirations
plus courtes.

Yaël serrait toujours la main de son père et il était
fier. Fier de partager son amour. Fier de lui offrir le cadeau
rassurant de son courage. Il aurait voulu lui donner encore
davantage et son cœur palpitait pour prolonger le moment
très doux de ce lien invisible qui continuait à vivre entre
eux.

Au moment où les soldats les mettaient en joue, il se
tourna vers son père et son père dans un même mouvement
le regarda avec l'expression d'un amour terrifiant.

Ensemble, ils prononcèrent la même phrase:

— Je t'attends sur le nuage.

Un petit rire les saisit, un petit rire complice que les
balles des nazis ne purent abattre.

Leurs deux rires se mêlèrent et s'envolèrent vers le
nuage.

Peu à peu, le vent entraîna le petit nuage et les rires
entrelacés loin des corps et loin de toutes les fosses com-
munes du monde.

